



HAL
open science

Habiter un lieu de savoir : vivre et faire vivre une bibliothèque universitaire à l'ère de la documentation numérique

Béatrice Micheau, Marie Després-Lonnet

► To cite this version:

Béatrice Micheau, Marie Després-Lonnet. Habiter un lieu de savoir : vivre et faire vivre une bibliothèque universitaire à l'ère de la documentation numérique. 4eme Colloque international du réseau MUSSI, Jun 2018, Lille, France. hal-03783096v1

HAL Id: hal-03783096

<https://hal.science/hal-03783096v1>

Submitted on 16 Jan 2019 (v1), last revised 3 Oct 2022 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Habiter un lieu de savoir : vivre et faire vivre une bibliothèque universitaire à l'ère de la documentation numérique

Béatrice Micheau
GERIICO - ESPE Lille-Nord de France
beatrice.micheau@cue-lillenorddefrance.fr

Marie Després-Lonnet
ELICO - Université Lumière Lyon 2
marie.despres-lonnet@univ-lyon2.fr

Résumé : *L'observation des lieux, des pratiques et des interactions qui ont cours dans une bibliothèque universitaire aujourd'hui, nous a permis de comprendre l'agence (Barker, 2004) des étudiants et des bibliothécaires, leur capacité à donner un sens à leur présence dans ces espaces, à en faire des lieux habités, que chacun reconnaît à la fois comme une bibliothèque et comme la sienne.*

Introduction

Les bibliothèques universitaires sont confrontées aujourd'hui à un paradoxe : alors qu'une grande part des ressources scientifiques destinées à leurs publics est maintenant disponible en ligne, leurs salles de lecture ne désertent pas. Pour résoudre cet apparent paradoxe, elles tentent de faire évoluer le modèle traditionnel de la bibliothèque, vu comme lieu d'emprunt, voire même comme lieu d'usage de ses collections, pour mieux répondre à des attentes qui ne sont plus en lien direct avec les ressources qu'elles détiennent (Kovacs, 2014). Dans ce contexte, nous avons été chargées par la direction du Service Commun de Documentation d'une grande université française de mener une enquête qualitative au sein des différentes bibliothèques qui composent ce service.

Les questions que nous souhaitons aborder portaient sur les pratiques des étudiants et leurs rapports aux lieux : que viennent-ils faire dans les bibliothèques aujourd'hui ? Quelle place et quel rôle joue ce lieu dans leur vie quotidienne et dans leurs rapports au savoir et à l'institution, alors même que sa fréquentation matérielle n'est plus toujours nécessaire pour obtenir les ressources documentaires et que d'autres lieux pourraient s'avérer tout aussi propices à l'étude ?

C'est donc la problématique de la construction collective du sens du lieu et des manières d'investir ses différents espaces sur laquelle nous avons voulu enquêter, en observant comment étudiants et personnels constituent, par leurs pratiques et dans leurs interactions, ces lieux comme des bibliothèques, et ces bibliothèques comme des lieux. Nous avons voulu questionner ces expériences du lieu "bibliothèque", en lien, mais aussi au-delà d'un imaginaire de la bibliothèque universitaire comme "lieu de savoir" (Jacob, 2007). Au-delà de son rôle dans l'acculturation universitaire des étudiants (Coulon 2005, Roselli 2010), il s'agissait pour nous de comprendre l'agence (Barker, 2004) des étudiants et des personnels, leur capacité à faire de ces espaces, des lieux habités que chacun reconnaît alors à la fois comme une bibliothèque et comme sa bibliothèque.

Vivre la bibliothèque, en comprendre l'agence et les modes d'habitation

L'enquête qualitative a été menée sur une période de deux ans par une équipe de quatre chercheuses en Information-Communication. Nous avons centré notre travail sur deux bibliothèques associées à quatre secteurs disciplinaires d'inégale importance en termes d'effectif étudiant : le droit, l'économie-gestion, les sciences politiques et la santé. Nous avons mobilisé plusieurs méthodes d'observations et d'entretien : balayage systématique dans les salles de travail (Given et Leckie, 2005), entretiens longs avec les visiteurs et le personnel, observations à différentes périodes clés de l'année universitaire.

Au terme de cette enquête, nous proposons de revenir sur la partie de nos résultats qui concerne plus spécifiquement les « modes d'habiter » la bibliothèque, que nous avons pu mettre en évidence (Ségaud, 2010). Le territoire de la bibliothèque existe et s'expérimente en effet dans les rythmes de vie de ses usagers : c'est au croisement entre des dispositifs spatiaux potentiellement disponibles et de leur propre disposition à l'étude et à la lecture que les usagers rencontrent et s'approprient ces espaces pour en faire *leur* bibliothèque. La notion d'habiter permet d'étudier les usages, mais il s'agit également et surtout de comprendre comment la bibliothèque régule les pratiques tout en étant constituée par elles.

Le temps long de l'enquête ethnographique est particulièrement propice à la mise en lumière de ces « *mille manières de braconner* » (de Certeau, 1990, 36), par lesquelles ceux qui l'habitent, inventent, au quotidien, les pratiques de la bibliothèque. Il s'agit bien ici pour nous d'observer les « *arts de faire* » avec et dans le lieu, d'observer comment se combinent pratiques et usages, et ainsi de comprendre comment chacun compose avec les espaces et les temps institués, à la fois pour faire avec et se les approprier.

Nous entendons ici le terme d'usage tel qu'il s'est forgé à partir des études et de la pensée de l'appropriation des dispositifs sociotechniques et en particulier dans celle des dispositifs dits « innovants » (Jouet, 2000). L'objectif est de distinguer ce qui serait de l'ordre des attentes projetées et du modèle abstrait de ce que serait une bibliothèque universitaire *instituée* et ce qui, dans l'expérience quotidienne de ceux qui la fréquentent, fait de ce lieu une bibliothèque pratiquée et *constituée*. Les injonctions politiques récentes ont fait des bibliothèques, et en particulier des bibliothèques universitaires, des lieux modélisés de l'innovation, entre design des espaces et dispositifs (Le Marec, 2006) : logiques d'innovation dont l'un des piliers serait la conception et la mise en œuvre de lieux de savoir académiques d'un nouveau genre (Maury, 2015) et dont l'efficacité se devrait d'être notamment démontrée par des enquêtes dites *d'usages*.

Cependant, parmi les pratiques, mais également les représentations de la bibliothèque, il y a des usages de ces dispositifs, qui sont pour ainsi dire, posés en amont de ce qui s'y passe. Puis, non pas en dehors de ces usages, mais dans la réalité des interactions et des manières d'expérimenter le lieu, d'autres choses s'ajoutent, d'autres modes d'être au lieu se jouent dans la vie quotidienne des acteurs qui la pratiquent. La distinction que nous opérons nous permet d'inverser la perspective et de ne pas chercher à infirmer ou confirmer la réalité d'usages plus ou moins normés ou attendus de la bibliothèque, mais bien plutôt de comprendre comment le collectif qui l'habite, tout à la fois, le reconnaît, le définit et se l'approprie, en tant que lieu de savoir singulier.

Si l'on adopte ce point de vue, observer la bibliothèque au quotidien permet de percevoir, mêlés à ces usages "prescrits" ou à certaines pratiques attendues, d'autres pratiques, qui appartiennent aux manières d'y vivre, mais qui ne s'identifient pas directement à la place assignée aux différentes espaces et temps de l'institution et ni aux rôles que chacun pourrait y jouer, dont celui d'*usager*... Elles participent alors à faire de la bibliothèque une expérience individuelle et collective. Ni tout à fait de l'ordre des usages de la bibliothèque, ni tout à fait en dehors d'eux, à leur frontière, mais en les reconnaissant et en y participant, les pratiques des étudiants et des personnels constituent la bibliothèque comme un lieu original : ils en sont chacun à la fois les agents et les habitants.

La notion d'agence, que nous empruntons à Barker (2004) et à Gell (2009), permet de saisir la capacité de chaque individu faisant l'expérience de la bibliothèque, et ceci malgré des rôles et des places asymétriques, à agir dans ces espaces institués pour les déplacer et les constituer comme des lieux d'expérience individuelle ou collective, en jouant ou déjouant les normes qui ont présidé à la définition de la place qu'ils devraient occuper dans cet espace.

Comme pour l'école, le musée ou l'université, la bibliothèque peut être pensée comme une « *institution spatiale* », mais aussi comme « *une entité qui institue de l'espace et de la spatialité* » (Lussault et Guyon, 2014, 7-8). Les étudiants et les personnels, en expérimentant la bibliothèque, développent, singulièrement et collectivement, des capacités à agir sur et dans les espaces de cette dernière, s'approprient et/ou reconfigurent des représentations, des jugements, des normes de ce que sont la bibliothèque et ses pratiques. C'est dans le tissage dynamique de leurs actions, réactions et capacités à agir que se constituerait le lieu bibliothèque comme une « *configuration des positions* » (de Certeau, 1990, 172-173).

Investir et habiter les lieux

Habiter la bibliothèque, comme personnel ou comme usager, c'est investir physiquement et matériellement ce lieu, en prendre possession par l'appropriation de qualités et de potentialités qui lui sont propres, mais c'est également disposer d'une capacité à le reconfigurer pour donner un sens à sa présence dans les espaces qui le compose. Observer les personnes que nous avons rencontrées en tant que potentielles habitantes de ce lieu, nous a permis de comprendre comment elles construisent un certain rapport à l'espace en lui attribuant des fonctions, en le pourvoyant de limites qui prennent sens par et avec elles (Leroux, 2008).

Nos observations ont confirmé l'importance de ce marquage territorial et de l'expérience physique des lieux dans ce processus d'appropriation. Les personnes que nous avons observées créent leurs propres espaces en les délimitant matériellement et symboliquement, que ce soit par la modification des agencements mobiliers, en s'abritant derrière les étagères, en se plaçant face au mur, par la constitution d'un groupe dans le rapprochement des corps, en créant une frontière sonore via un casque audio, ou encore par l'occupation de l'espace au sol avec des piles de livres, sacs ou vêtements.

Il y a à la fois une variété et une déclinaison des modes d'installation dans les différents espaces de la bibliothèque dont il nous a été possible de repérer de multiples paramètres. Ces

derniers semblent difficiles à dénombrer mais ils forment, ensemble, le tissu de l'expérience singulière de la bibliothèque :

- être seul ou en groupe ;
- en groupe, vouloir travailler ensemble ou côte à côte ;
- venir pour peu de temps ou pour longtemps ;
- avoir besoin de consulter des ressources documentaires ou non ;
- être un étudiant de licence, de master, un doctorant, un "passager clandestin" ;
- rechercher la concentration par l'isolement ou par la proximité avec les collections ou par le commun engagement dans le travail etc.

Si certains étudiants instaurent une routine d'installation, notamment dans la recherche d'une efficacité du temps de présence à la bibliothèque, d'autres ont progressivement construit un répertoire, lui aussi plus ou moins routinier, de leurs modes d'habitation de la bibliothèque, avec une alliance entre le choix d'un emplacement et leur manière de déployer, autour d'eux, une « *constellation d'objets* » (Le Marec et Dehail, 2016, 30).

Prenons par exemple, Louis, étudiant en troisième année de licence de sciences politiques, s'installant essentiellement en salle de culture générale. Dans son entretien, il se décrit comme un faible emprunteur mais comme un grand lecteur des dossiers de travaux dirigés distribués par les enseignants, des articles scientifiques en ligne, et de la presse, ce dernier type de lecture étant pensé à la fois comme un plaisir et une obligation pour un étudiant en sciences politiques. Pour lui, la salle de culture générale est un lieu confortable, à l'ambiance plus décontractée, où il peut, en même temps, lire la presse, réviser des cours, travailler ses travaux dirigés, tout en étant à l'écart des grandes salles de travail majoritairement occupées par des étudiants en droit et en médecine plongés dans le travail de mémorisation. Seul, il se construit un refuge, pelotonné dans un fauteuil, entre les étagères de DVD, loin d'une ambiance compétitive qu'il ne goûte guère, pour mieux revendiquer sa curiosité culturelle et son goût pour des études pluridisciplinaires ouvertes sur le monde. Cette place choisie dans la bibliothèque incarne à la fois sa position mineure au sein de l'université et sa volonté de revendiquer une autre façon d'être étudiant, d'autres choix d'engagement, que ceux des étudiants de médecine ou de droit.

Inès, étudiante en droit, nous explique qu'elle a fait varier ses modes d'installation ou de fréquentation de la bibliothèque, tout au long de son parcours. Pendant son entretien, elle relie régulièrement ses expériences de la bibliothèque à son apprentissage du droit, à sa réussite universitaire et à un chemin vers la maturité. Maintenant qu'elle est en thèse, elle privilégie un emprunt régulier de ressources pour travailler soit à son bureau, espace à sa mesure qu'elle peut organiser comme elle le désire, où elle peut accumuler et organiser ses documents de travail (mais aussi marqueur territorial de son statut), soit chez elle, pour mieux s'isoler de la richesse de ses sociabilités universitaires et privilégier l'intimité du chez soi (Serfaty-Garzon, 2003) pour se rassurer, loin d'un milieu très concurrentiel, source d'inquiétudes. Malgré une aisance affirmée des usages de la bibliothèque et de ses dispositifs, on perçoit chez Inès des tensions qui semblent naître entre les sociabilités qu'elle entretient avec les autres habitants du lieu et la nécessité de tenir sa nouvelle place, de revendiquer sa *face* (Goffmann, 1973) de doctorante et d'enseignante :

« Je travaille chez moi, ou dans mon bureau au deuxième étage. [...] Ben ça peut être plus personnel, ça peut être l'aisance à la maison. Ça peut être idiot mais ça peut être la tenue plus cool, plus détendue, le fait d'avoir la cuisine pas loin, la salle de bain pas loin. Puis finalement, la fac c'est super hein, on rencontre des gens, on s'fait un réseau. Parfois il va nous arriver de discuter, d'aller boire un café, d'aller à droite à gauche et c'est p'tête là où il peut y avoir un peu plus de perte de temps, et de productivité et je trouve que chez moi je suis beaucoup plus concentrée et encore une fois peut-être dans mon cocon, ce qui me rassure et me conforte en tout cas dans l'a... l'avancée de mes travaux peut-être ? »

A la fois devant la chercheuse menant l'entretien et dans le choix de ses lieux d'étude des textes, Inès joue son rôle. Ses positions dans la bibliothèque, comme sa posture discursive durant l'entretien, sont celles d'une étudiante devenant chercheuse et enseignante. Elle construit une narration distanciée d'une appropriation progressive de la bibliothèque qui serait syncrétique à son cheminement universitaire et personnel. En phase avec le design et la désignation des espaces de la bibliothèque, au fur et à mesure du franchissement de seuils à la fois concrets et symboliques (passage en master, mémoire de master 2, entrée en thèse, premières heures d'enseignement et fin de thèse), elle occupe des lieux plus en hauteur, de plus en plus dédiés à la recherche et où les catégories d'utilisateurs se mélangent de moins en moins. A la fois fière de sa réussite et à la recherche de ces territoires électifs, elle ressent pourtant une certaine gêne à vivre ces séparations implicites ou explicites, consciente de leur artificialité et de leur caractère discriminant. D'ailleurs, nos balayages des différentes salles ont bien montré la fragilité de ces frontières. Si certains étudiants franchissent difficilement ces seuils (Roselli, 2010), les mélanges sont constants : nombre d'étudiants de master ou de doctorants vont privilégier la salle du rez-de-chaussée car il y a de grandes tables, lumineuses, avec une bonne connexion wifi et proches à la fois de la banque d'accueil, de la zone des prêts-magasin et de la cour extérieure pour faire une pause. Inversement les débutants choisissent de s'installer dans la « salle de jurisprudence » ou la « salle de recherche » pour vivre au milieu des livres et des périodiques, parmi les étudiants de master et les jeunes chercheurs, à la recherche du silence et plus prosaïquement des chaînes d'impression présentes à cet étage.

Se “faire” à un lieu de savoir - discipline des corps et symbolique du lieu

Aller la bibliothèque c'est aussi y circuler, s'y donner rendez-vous, passer de groupe en groupe, d'une zone à l'autre pour trouver du bruit, du silence, de quoi imprimer, pour prendre des pauses, pour braconner dans les collections. Il s'agit pour chacun de s'approprier l'espace, mais aussi de diminuer le poids symbolique que représente le lieu, en le rendant *ordinaire*. La familiarité se construit de multiples façons selon les étudiants et autres usagers dans une tension entre la recherche d'alliance et la recherche de la meilleure ambiance, de l'espace le plus adéquat à son travail, à ses lectures. Prenons ainsi l'exemple de deux étudiants en première année de licence de droit. Quand nous les abordons, ils sont en train de bavarder en salle de culture générale tout en essayant de travailler sur un TD. Nous nous présentons : la première réaction est celle d'un recul. Ils déclarent ne venir que rarement à la bibliothèque et toujours ensemble, rester en salle de culture générale car les salles de travail

sont trop studieuses, trop impressionnantes et que les personnels les rabrouent facilement. Au fur et à mesure de l'échange informel, il s'avère que l'un des deux, sans l'avouer à l'autre, a osé franchir le seuil de la grande salle de travail pour finalement acquérir une routine d'installation, sa cérémonie : seul à une table avec ses écouteurs, assis sur une chaise plutôt que dans un fauteuil, entouré de ses pochettes et de ses classeurs, concentré sur son travail. Il a créé sa *bulle* personnelle qui lui permet de surmonter le malaise qu'il ressent face à la magistralité, à la règle implicite du silence et aux règles tacites du corps immobile, neutralisé.

Car faire advenir la bibliothèque, c'est aussi, dans ce qu'elle propose et permet, apprendre à domestiquer son corps, à en faire pendant un temps, celui de la lecture/écriture, de la mémorisation, de l'appropriation des textes et de leurs savoirs. La *constituer*, c'est s'y inscrire physiquement dans les attitudes les plus propices aux apprentissages, qui sont autant de formes d'incorporation, d'intériorisation, mais également de manières de s'ancrer physiquement dans le lieu en tant qu'étudiant. Dans et grâce à ces temps d'installation et de circulation, habiter c'est donc parvenir à créer les temps de l'étude : par des manières de s'asseoir, d'entrer dans le silence ou non, d'organiser et d'user de ses outils de travail (ordinateur, classeur, cahier, photocopiés), de lire, écrire, annoter, surligner les documents, de mémoriser et réciter. Le temps est épaissi ou dilué par la geste savante mêlée aux scories et désordres des temps de la faim, du sommeil, de la distraction, des sociabilités.

S'engager dans l'étude, ou dans les études, passe également par une fréquentation de nouvelles matérialités, sociabilités et sémiotiques des textes et des documents. Choisir de venir à la bibliothèque universitaire, s'y installer, c'est très souvent entrer en compagnonnage avec les collections. Pratiquer la bibliothèque n'est donc pas tant une question d'usage de ses dispositifs (documentaires) que, parfois, de faire l'expérience de leur proximité, voire de leur familiarité. Les bibliothécaires savent l'importance à la fois matérielle et symbolique de la présence des livres, des étagères, des objets documentaires ou non, associés à la pratique savante. Le directeur nous expliquait ainsi que pour créer de nouveaux espaces de travail dans une salle réservée aux chercheurs, il avait envisagé de déplacer une collection de livres anciens dans les réserves, mais qu'il y avait renoncé après en avoir discuté avec les personnes qui fréquentaient le lieu. Personne ne consultait ces livres mais leur présence était nécessaire : ils formaient le cadre (Goffman, 1974) au sein duquel leurs pratiques prenaient sens. Le fait qu'il se soit agi en l'occurrence de livres anciens ajoutait au sentiment de filiation et de participation à une œuvre collective toujours en devenir, à la fabrication, toujours en débat, de nouveaux savoirs et donc également à une forme de dialogue symbolique avec leurs prédécesseurs, d'inscription dans la discipline.

Ce sentiment se retrouve sous une forme moins disciplinaire chez les plus jeunes qui choisissent de s'installer dans la salle dite « de jurisprudence » où sont installées les collections parfois anciennes et reliées de cuir des périodiques de droit, où les chaises et les bureaux sont plus luxueux que dans les autres salles. Pour eux, fréquenter des bibliothèques et leurs collections, engager sa présence, s'appropriier ou réinventer les rituels de l'étude participent de ce que Joëlle Le Marec a nommé un « *grandissement de soi* » (Le Marec, 2017). L'agence de ceux qui habitent la bibliothèque ne concerne donc pas des rôles figés mais des relations, des transformations qui se manifestent en contexte, entre les manières

dont les pratiques de chacun affectent celles des autres dont la bibliothèque affecte ceux qui l'arpentent, la traversent, s'y installent, mais aussi ceux, bien qu'en restant au dehors, s'y réfèrent.

Usages et plasticités des espaces et des temps

Parmi les espaces-temps institués par l'expérience dans les bibliothèques, *l'ordinateur* nous paraît particulièrement intéressant à questionner, car il peut être interprété comme un *lieu* symbolique à la fois multiple et hétérogène. Le terme d'ordinateur est pour nous une façon de désigner la matérialité et la technicité des objets numériques (ordinateurs fixes de la bibliothèque, ordinateurs portables, tablettes, smartphones), et les manières dont les étudiants vont, dans ces objets, avec eux et autour d'eux, créer d'autres espaces-temps que ceux rendus possibles par le dispositif de la bibliothèque, tout en conservant une frontière poreuse avec eux.

Au-delà des pratiques info-documentaires qu'il permet, ce sont leur cohabitation avec d'autres pratiques numériques, leurs partages entre écran et papier qui, de fait, constituent et matérialisent cette frontière. Ainsi, l'ordinateur est souvent l'outil du temps long de l'écriture qui vise à mener à son terme un projet éditorial : mettre au propre un cours, reprendre les traces d'un exposé ou des notes pour clore le texte. Chaque étudiant agence différemment les tâches documentaires de la lecture et de l'écriture. Inès privilégie clairement le papier pour accumuler, conserver, classer, annoter alors que d'autres étudiants ont pris le temps de nous expliquer comment ils rangeaient leur ordinateur en dossiers et sous-dossiers, organisant à la fois leurs notes de cours, les exercices, les lectures faites ou à faire, classés selon les thématiques de cours ou les tâches à mener. Nous avons ainsi souvent observé, dans les espaces informatiques, une hybridation intense des pratiques de lecture et d'écriture entre papier et numérique (Micheau, 2016).

Avec et autour des ordinateurs, il s'agit à la fois de prendre sa place, d'en faire l'écran de son intimité, mais aussi d'inventer ses manières d'étudier, dans un double mouvement d'appropriation des espaces et dispositifs de la bibliothèque et d'importation, dans la bibliothèque, de ce qui a été créé ailleurs. Si les cahiers, les classeurs, les pochettes jouaient déjà ce rôle d'amener avec soi ce qui fait ses propres pratiques du savoir, les ordinateurs personnels (portables, smartphones, tablettes) exacerbent cette porosité entre le dedans et le dehors de la bibliothèque. Les ordinateurs permettent de faire entrer dans la bibliothèque universitaire des pratiques qui lui sont a priori étrangères : faire des courses, converser, jouer... Les dispositifs numériques (ordinateurs, tablettes, smartphones), s'ils sont parfois perçus par les bibliothécaires comme une marque de l'inattention des étudiants, alors qu'ils renforcent la durée et l'épaisseur du temps de travail : le temps de la présence en bibliothèque s'allonge. Les pauses se font dans la bibliothèque, en achetant un billet de train, en ouvrant Facebook, en écoutant de la musique, en mangeant... L'ordinateur permettrait donc de redistribuer les temporalités entre travail et non-travail, mais aussi entre absence et présence, chacun distribuant à sa façon différents rôles aux différents outils apportés ou trouvés dans la bibliothèque. Si les ordinateurs de la bibliothèque semblent avant tout être le lieu de la recherche documentaire et du travail d'éditorialisation, certains y consultent les réseaux sociaux, regardent des vidéos, lisent la presse... Si les smartphones semblent surtout dédiés

aux sociabilités et à l'intimité, ils sont aussi un outil de veille sur l'actualité et un moyen de photographier des fiches de travail, des références...

Venir dans « Sa » bibliothèque...

Ce serait donc entretenir une étrange illusion de la bibliothèque comme forteresse du savoir de ne centrer notre regard que sur la seule plongée dans l'étude. Une partie des étudiant.es que nous avons observé.es et rencontré.es utilisent la bibliothèque comme un jalon dans leur vie quotidienne, que ce soit en tant que point de ralliement pour initier un travail de groupe, une sortie entre amis ou encore comme temps de structuration dans leur emploi du temps. La bibliothèque *réelle* est de fait « celle qui répond à l'ensemble des besoins des étudiants et elle le fait en tant que partie de l'écologie globale du campus, telle qu'elle est vécue par les étudiants¹ » (Applegate, 2009, 345).

La bibliothèque occupe cependant une place particulière dans la ville. C'est un lieu *commun* : ouvert à tous, sans que l'on ne demande à personne qui il est ou ce qu'il vient y faire ; un lieu où se côtoient et viennent s'installer, plus ou moins temporairement, ceux pour qui d'autres lieux sont plus difficiles ou plus inquiétants à fréquenter : étudiants fragilisés à la recherche d'un refuge, habitants de la métropole cherchant un lieu de lecture, de concentration ou de retrait, exilés y trouvant un lieu reposant où ils peuvent se plonger dans la lecture. Mais inversement, des hiérarchies de fait s'instaurent par l'occupation de certains territoires : des zones sont investies, réservées par ou pour certains. En fonction des taux d'occupation, les distributions et les attributions s'imposent plus ou moins explicitement. Il suffit d'un regard pour que les *nouveaux* comprennent qu'ils ne sont pas dans la partie de la bibliothèque qui leur est réservée ou que les plus anciens se sont attribués.

Notre balayage des salles a mis très vite en lumière la perception que les personnes présentes avaient de leur légitimité relative. Comme nous arrivions vers chaque groupe dans une posture d'autorité en nous présentant comme chercheurs, nous pouvions mesurer immédiatement les réactions que nous provoquions, à la manière dont chacun expliquait et justifiait (ou non) ce qu'il était venu faire. La magistralité et la sacralité de la bibliothèque restent une part importante de la représentation que s'en font les étudiants. Le sentiment d'être *chez soi* est loin d'être partagé par tous et se construit au fur et à mesure de l'apprentissage des actes et des valeurs qui y sont reconnus et encouragés, ou plus simplement, qui y sont possibles, même s'ils contreviennent, totalement ou en partie, aux normes de l'institution. Si les hiérarchies de fait, décrites plus haut, vont clairement à l'encontre de la valeur selon laquelle la bibliothèque universitaire est un lieu public ouvert à tous, elles s'installent dans les contradictions entre différentes valeurs ; contradictions exacerbées par les temps et espaces disponibles concrètement. Intégrée au sein de la faculté de médecine où les étudiants préparant leur concours d'entrée sont à la recherche permanente de lieu de concentration et de temps dédié à la mémorisation, la bibliothèque commune à tous les étudiants du campus Santé-Médecine, devient, à certaines heures, et pour certaines zones, leur territoire, malgré les tentatives des bibliothécaires pour contrôler ce phénomène. Pour

¹Traduit de l'anglais par nos soins.

autant, les mêmes bibliothécaires, face à la pression de publics qui leur paraissent exogènes ou perturbateurs, instaureront, par moments, des contrôles d'accès, et ceci souvent à la demande de ceux qui se pensent et sont pensés comme les publics *naturels* de la bibliothèque.

Certains de ceux avec lesquels nous nous sommes entretenus se sentent *étrangers* bien qu'ils aient pu entrer dans la bibliothèque et s'y installer sans qu'aucune justification ne leur soit demandée. Qu'il s'agisse d'un doctorant iranien de passage à Lille, d'un étudiant parisien qui attend que son amie ait terminé la transcription de ses notes manuscrites avant de profiter de leur soirée ensemble ou encore d'un lycéen qui feuillette une bande dessinée, chacun se sent obligé de justifier sa présence par quelque chose, qui n'a pas de lien direct avec la bibliothèque, mais qui est plutôt de l'ordre de la sociabilité. Cependant, tous semblent, d'une certaine manière, *sur-jouer* leur rôle de fréquenteurs, qu'il s'agisse de leur posture ou de leurs activités, comme s'ils devaient montrer, plus que d'autres qu'ils sont des usagers légitimes de la bibliothèque. Disons que ce n'est pas leur bibliothèque, ils n'en sont pas les habitants, mais des invités, ils veillent donc à *bien* s'y tenir.

De ce point de vue, on peut supposer que les doléances des étudiants vis-à-vis de lycéens perçus comme "perturbateurs" aurait moins à voir avec la réalité de la gêne qu'ils pourraient représenter qu'au besoin, de la part des nouveaux étudiants, de marquer et de vivre une différence, un passage vers les études supérieures, qui justifie cette demande d'exclusion ou d'éloignement des lycéens. Nous avons en effet remarqué que les étudiants les plus avancés dans leurs études portent peu attention aux "statuts" de ceux qui les entourent, à partir du moment où ils peuvent travailler sans être dérangés, alors que les étudiants de premier cycle se situent à la fois par rapport aux lycéens qu'ils ne sont plus et aux étudiants de master qu'ils aspirent à devenir.

Conclusion

Les différentes études que nous avons menées au cours des dernières années nous ont permis d'approcher les pratiques et usages des bibliothèques, notamment universitaires, sous l'angle microsocial de ce qui s'y déroule au quotidien. La question centrale que nous voulions aborder était celle de la fréquentation du *lieu* bibliothèque, quand tant de ressources documentaires sont disponibles autrement et que la difficulté du franchissement du seuil symbolique qu'elle représente culturellement et socialement a souvent été soulignée pour expliquer pourquoi beaucoup hésiteraient à s'y rendre.

Le principal enseignement que nous avons pu tirer de ces enquêtes est qu'à la bibliothèque, chercher, trouver, lire, comprendre, s'approprier, produire des documents, qu'ils soient numériques ou non, s'inscrit dans un lieu à la fois physique et symbolique où le travail de l'étude prend sens dans certains modes d'habitation de ce lieu. Dans et par la bibliothèque, ceux qui y viennent s'engagent dans un devenir qui passe par l'adaptation, la participation aux fonctionnements implicites du lieu : les modes de présence, les sociabilités, la domestication des corps, l'apprentissage des pratiques du savoir et de ses objets, une acculturation à l'écrit et à ses mondes documentaires et technologiques. C'est en vivant le lieu, dans leurs interactions, leurs installations et leurs circulations au sein d'espaces que tout à la fois ils explorent et conforment à leurs propres pratiques, qu'ils en font une bibliothèque

tout en devenant les habitants. C'est dans la proximité avec les livres et les outils, leurs camarades et les bibliothécaires, que les étudiants, par leur capacité à agir dans, avec et sur elles, constituent des bibliothèques vécues et vivantes.

La bibliothèque pourrait, de ce point de vue, être considérée comme un territoire électif, choisi, mais également constitué par ceux qu'ils l'habitent. Tous n'en franchissent pas le ou les seuils. Chacun y définit ses positions et ses dispositions selon les temporalités et les rythmes de sa vie. Instituante une spatialité, organisée avec ou autour de ces dispositifs documentaires, la bibliothèque universitaire advient, par les pratiques de ceux qui l'occupent ou la traversent, un lieu où se vivent des devenir.

Il ne s'agit pas de penser ces devenirs comme une progression dans le temps, mais comme des moments où, par leurs actions, leurs réactions, leurs interactions, les personnes qui s'y trouvent, font l'expérience d'un devenir-étudiant devenir-bibliothécaire, devenir-lecteur, devenir-chercheur. Habiter la bibliothèque, que l'on en soit un personnel ou que l'on en soit un usager, c'est donc à la fois *expérimenter* et *faire* ce lieu par l'appropriation de caractéristiques, de qualités et de potentialités qui pour partie le définissent en tant que bibliothèque, mais c'est également disposer d'une capacité à le reconfigurer pour donner un sens particulier et personnel à sa présence dans ce lieu de savoir.

Bibliographie

Applegate R. (2009). « The library is for studying: Student preferences for study space », in *Journal of Academic Librarianship*, vol. 35, n° 4, p. 341-346.

Barker Ch. (2004). *The sage dictionary of cultural studies*, London : Sage Publications

De Certeau M. (1990). *L'invention du quotidien, tome 1 : Arts de faire*, Réédition Luce Giard, Paris : Gallimard.

Coulon A. (2005). *Le métier d'étudiant : l'entrée dans la vie universitaire*, Paris : Economica.

Gell A. (2009), *L'art et ses agents : une théorie anthropologique*. Traduit de l'anglais par Sophie et Olivier Renaut (Titre original : *Art and Agency. An Anthropological Theory*, Oxford University Press, 1998), Paris : Les Presses du réel, 328 p.

Given L. M., Leckie G. J. (2003). « "Sweeping" the library: mapping the social activity space of the public library », in *Library and Information Science Research*, n° 25, p. 365-385.

Goffman E. (1974). *Les cadres de l'expérience*, (Traduit de l'anglais par Michel Dartevelle et Pascal Joseph), Paris : Les Éditions de Minuit.

Goffman E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. 1, La présentation de soi*, Paris : Les Éditions de Minuit.

Jacob Ch. (dir.). (2007). *Lieux de savoir : espaces et communautés*, Paris : Albin Michel.

Jouët J. (2000). « Retour critique sur la sociologie des usages », in *Réseaux*, vol. 18, n°100 - Communiquer à l'ère des réseaux. p. 487-521.

Kovacs S., Maury Y. (2014). « Studying User Appropriation of University and Secondary school “Learning Centers”: Methodological Questions and Issues », in *Proceedings of the 13th international conference ‘Libraries in the Digital Age’ (LIDA)*, p. 115-122.

Le Marec J. (2012). « Partage et transmissions ordinaires dans les institutions du savoir », in *Tracés*, vol. 3, n° HS-12, p. 107-121.

Le Marec J. (2006). « Les musées et bibliothèques comme espaces culturels de formation », in *Savoirs*, vol. 11, n° 2, p. 9-38.

Le Marec J., Dehail J. (2016). *Habiter la BnF*. Rapport de recherche - École des hautes études en sciences de l’information et de la communication (CELSA) ; Bibliothèque nationale de France. <hal-01399233>

Le Marec J. (2017). « Le haut de Jardin de la Bibliothèque Nationale de France : la vie discrète d’un mileu de vie », in Després-Lonnet M., Kovacs S., Micheau B., Thiault F (coord.). *Habiter les bibliothèques savantes à l’ère du numérique*, Université de Lille 3, le 24 janvier 2017, Villeneuve d’Ascq.

Leroux, N. (2008). « Qu'est-ce qu’habiter : Les enjeux de l’habiter pour la réinsertion », in *Vie sociale et traitements*, vol. 97 n°1, p. 14-25.

Lussault, M. et Guyon R. (2015). « L’école ne peut pas être indifférente à l’expérience singulière du monde : entretien avec Michel Lussault », in *Diversité*, n°179, 1^{er} trimestre 2015, p. 7-10.

Micheau B., Després-Lonnet M. (2016). « Rythme(s) et rite(s) de l’inscription mémorielle : le cas des étudiants engagés dans des études en Droit et en Médecine », in *XXème Congrès de la SFSIC, Metz*, 8-10 juin 2016.

Maury Y., Kovacs S., Thiault F. (2015). « Culture informationnelle et Learning Centres : entre learning, training, teaching et place to be ». in Madjid Ihadjadene, Alexandra Saemmer, Claude Baltz (dir), *Culture informationnelle : Vers une propédeutique numérique*, Paris : Hermann, p. 285-307. (Cultures numériques).

Roselli M., Perrenoud M. (2010). *Du lecteur à l’usager : Ethnographie d’une Bibliothèque Universitaire*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

Roselli M. (2010). « Formes de réception et d’appropriation des ressources numériques en milieu étudiant. », in *Tic&société* [En ligne], vol. 4, n° 1 | 2010, mis en ligne le 19 mai 2010, URL : <http://journals.openedition.org/ticetsociete/824>.

Ségaud Marion (2010), *Anthropologie de l’espace : habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris : Armand Colin. (Collection U : sociologie).

To inhabit a knowledge place: live and make an academic library live in the digital era

Mots clés : bibliothèque, acculturation, corps, lieu de savoir, anthropologie de l'espace

Abstract: When observing the places, practices and interactions occurring in a university library nowadays, we could perceive the *agency* (Barker, 2004) of students and librarians, their ability to give sense to their presence in these spaces, to *inhabit* them as a place that they all recognize both as a library *and* as their own one.

Keywords: Libraries, acculturation, bodies, knowledge place, anthropology of space